



Un homme si parfait

Armelle GUILCHER

Armelle Guilcher

Un homme si parfait

© Armelle Guilcher, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9675-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Nous ne sommes jamais aussi mal protégés contre
la souffrance que lorsque nous aimons*

Sigmund Freud

Je sortis de la projection du film *Mon roi* de Maïwenn, dévastée. Il avait fait resurgir en moi des réminiscences douloureuses. Le personnage joué par Vincent Cassel était le portrait craché de celui qui avait failli me rendre folle. Quant à Emmanuelle Bercot, dans un rôle de femme hystérique et désespérée, c'était moi pendant mes six ans de liaison avec cet individu en apparence si parfait.

Je me disais que si quelqu'un avait conçu une intrigue aussi rocambolesque que celle que j'avais vécue, cela signifiait qu'elle n'était pas unique et dès lors, devenue banale puisque multipliée par une, dix, cent, mille peut-être, aventures similaires, je pouvais prétendre à l'abandon de la mienne. Mais la rage qui m'avait habitée au début de notre séparation, il y a un peu plus de sept ans, avait refait surface, intacte. J'en fus abasourdie, KO debout !

Tout ce temps où j'avais cru avoir banni Philippe de mon esprit, ma rancœur était restée enfouie au tréfonds de mon être, prête à renaître au moindre rappel de notre minable romance. Je n'en revenais pas ! J'avais échafaudé toutes sortes de plans pour le tuer et sept ans après, des envies de meurtre continuaient à me démanger. À cinquante-deux ans, un âge où j'aurais dû atteindre la sagesse, avoir le recul nécessaire pour relativiser une relation ancienne !

Et d'un coup, ça s'est bousculé dans ma tête et je me suis penchée sur ma vie actuelle.

Mon job : collaboratrice d'architecte. À la fin de mes études, j'ai été employé dans un cabinet parisien. Je me suis mariée à un homme qui m'a délestée de mes économies et de mes illusions, avant de me quitter pour une nana plus rouée que

lui et qui, juste retour des choses, a fini elle-même par le quitter. J'ai entamé une procédure de divorce. Nous n'avions pas d'enfants. Je ne l'ai plus revu.

Par la suite, j'ai eu des compagnons, rares, qui n'ont fait que passer. Ma faute ? La leur ? Je ne sais.

Et un jour, j'ai décidé de changer d'existence. J'en avais marre de Paris et de son tumulte.

Mon patron était en contact avec un confrère quimpérois. Il lui a téléphoné, a vanté mes mérites et j'ai été engagée.

Ils étaient trois associés. J'ai d'abord rencontré deux d'entre eux. Et c'est quand le troisième m'a été présenté que tout a commencé.

Il fallait que je m'arrache au souvenir de Philippe : sa haute taille, son élégance naturelle, ses cheveux bouclés, soyeux comme ceux d'une fille, ses yeux bleus, son sourire ravageur. Pourquoi n'ai-je pas eu la chance de me montrer imperméable à ce charme insensé ?

Je regagnai mon appartement et me préparai un thé. Je le bus, debout près de la fenêtre du salon. Deux étages plus bas, la rue Notre-Dame de Nazareth, une rue tranquille, à deux pas des grands boulevards. Édouard, mon ancien employeur, qui m'a réembauchée après mon épopée bretonne, est propriétaire de ce logement, un deux-pièces, douillet et fonctionnel, comme on n'en voit que dans les pages déco des magazines. Au départ de ses locataires, il a eu la gentillesse de me le proposer et à un prix très en dessous de ceux pratiqués dans le quartier.

Mes mains autour du mug de thé fumant, je me mis à réfléchir à ce que sept ans n'avaient pas suffi à me faire digérer. À quoi bon cette rétrospection ? Voulais-je retomber dans ma dépendance et me condamner à vivre des années supplémentaires avec l'image de Philippe imprimée en moi ? Sympa la perspective !

Il m'avait tant obsédé quand nous étions amants qu'en aucun cas je ne renouvellerai l'expérience. Pendant des mois, sa pensée m'avait colonisée où que j'aie, quoi que je fasse. Je me levais le matin, son visage scotché sur mes rétines, je bossais la journée sans cesser de l'évoquer, je me couchais en

murmurant son nom, je rêvais de lui, des rêves qui plus tard se sont mués en cauchemars. Le week-end, hors de sa présence, j'étais encore sous son emprise. J'avais l'impression que mon cerveau ne m'appartenait plus, que Philippe en disposait à son gré. J'étais entièrement asservie.

19 h 00. J'étais invitée chez Édouard. Une fois par mois, il réunissait ses associés, leurs compagnes, et moi. Parmi les collaborateurs de l'agence – hormis les secrétaires –, j'étais la seule femme et la seule à être conviée à ce dîner mensuel. Ça jasait. Je m'en fichais. Il n'y avait rien entre nous. Même sa femme n'était pas jalouse, ce qui confirmait nos rapports vertueux ! Il aurait bientôt soixante-cinq ans et songeait à se retirer. J'avoue que je me projetais souvent à cette date fatidique et l'idée de perdre mon mentor me peinait.

Je revêtis une robe habillée, chaussai mes escarpins. Notre hôtesse ne tolérait ni les tenues négligées à ses soirées ni que nous arrivions les bras chargés de cadeaux. Pas de fleurs, pas d'alcool. Les fleurs étaient sa prérogative et la sélection des vins celle de son mari.

Le dîner se déroula, chaleureux et animé. Mon patron menait la conversation avec aisance. Il avait en réserve un tas d'anecdotes qu'il narrait d'une manière spirituelle. De son côté, sa femme avait l'art de vous recevoir avec une empathie non feinte. En revanche, je n'appréciais guère les épouses des deux autres architectes de l'agence. Elles ne m'étaient pas hostiles. C'était plus humiliant ! Je sentais leur commisération. J'étais obligée de travailler, je ne m'habillais pas dans les boutiques de luxe, je ne fréquentais pas les instituts de beauté. En gros, je n'étais pas intéressante.

Nous nous étions réfugiés au salon pour le café et j'écoutais d'une oreille distraite l'une d'elles raconter son voyage à Bora Bora, à moins que ce ne soit les Maldives.

La femme d'Édouard s'approcha de moi et m'interrogea tout bas :

— Vous n'avez pas l'air en forme, mon petit. Ce n'est pas mon mari qui vous embête ?

— Il en serait incapable, protestai-je.

Les invités se retirèrent. Je m'apprêtais à les imiter, lorsque mon patron

intervint.

— Tu as deux minutes ? Allons dans mon bureau.

Sa femme avait dû lui glisser un mot sur ma pseudo-lassitude.

— Édouard, auriez-vous des nouvelles de Philippe par hasard ?

Il me jeta un regard scrutateur.

— Pourquoi me parles-tu de lui ? Qui a vendu la mèche ? Solange (sa femme) ? Je lui avais défendu de t'embêter avec ça.

— Avec quoi ?

— Tu n'es pas au courant ? J'ai gaffé. Autant que tu le saches. Il vient de se remarier.

Une lame de fond déferla sur moi, me précipitant dans un océan de stupeur. Ce n'était pas son remariage en soi qui me laminait, mais qu'il se soit détaché de sa femme. Je n'aurais jamais cru cela possible. Ou c'est elle qui avait rompu ? Je me ralliai plutôt à cette hypothèse. Et sa deuxième épouse ? À quoi ressemblait-elle ? J'espérais au fond de moi que ce n'était pas une de ses anciennes maîtresses, quelqu'un que je connaissais. Je ne le supporterais pas.

— Avec qui s'est-il marié ?

— Une de ses collaboratrices, je crois.

Je n'étais pas surprise ! Philippe choisissait invariablement ses proies dans le cercle de ses familiers.

— Ça va ? demanda Édouard inquiet.

Non, ça n'allait pas. Je me mis à chialer.

— Ce type m'a brisée. Et j'apprends qu'il est heureux tandis que je suis toujours en galère.

— Tu n'avais pas tourné la page ?

Édouard avait été informé de ma liaison avortée dès l'instant où j'étais venue, en miettes, solliciter qu'il me réintègre dans son équipe.

— Ces événements ont sept ans, Jane.

Il s'obstinait à m'appeler Djaine, à l'anglaise, alors que mon prénom se prononce Jeanne, à la française.

— Ce qu'il m'a fait ne se répare pas en un an, pas plus qu'en sept.

— Arrête de te torturer. Quel que soit ton ressentiment, il a droit au bonheur, et sans toi s'il le désire. Votre bluette est terminée et c'est sans doute mieux ainsi ! Accepte la situation et avance que diable !

J'essuyai mes larmes, me mouchai, pris une profonde inspiration.

— L'activité de l'agence est ralentie. Vous m'autorisez à partir en vacances ?

— Naturellement. Profite et amuse-toi.

Il insista pour me commander un taxi. Je refusai. « Marcher me fera du bien », lui assurai-je. Et en effet, en rentrant chez moi je n'étais déjà plus la meuf pleurnicharde que son patron tentait de raisonner.

Le lendemain matin, j'étais résolue à mettre en pratique une intention mûrie dans la nuit. J'irai à Quimper découvrir qui était cette femme qui avait conquis le cœur de mon ex – Tiens donc, aurait-il un cœur ? – et non plus l'imaginer, m'ôter cette épine du pied et oublier cette histoire.

Mais comment oublier ?

Je confiai le double de mes clés à la voisine en la priant de vérifier l'appartement et de relever le courrier.

J'empilai des vêtements de rechange dans une valise, me rendis à la gare et montai dans un TGV pour Quimper.

Au fur et à mesure que le paysage défilait sous mes yeux, je me remémorai ma joie, des années plus tôt, à la pensée de quitter Paris et son tourbillon pour un quotidien plus proche des valeurs de mon enfance. J'avais été élevée, à la mort accidentelle de mes parents – j'avais alors huit ans – par mes grands-parents qui exploitaient une ferme dans le Morbihan. Aujourd'hui, je n'étais plus dans cette optique de me forger un futur en adéquation avec mes aspirations. J'avais la conviction de me diriger droit dans un mur.

À Quimper, je n'innovai pas. Je réservai une chambre à l'Hôtel *Mercury*, en face de la gare.

— Ce sera pour quelle durée ? s'enquit l'employée.

— Une semaine.

Moins ? Plus ? Je ne maîtrisais rien. Une semaine me semblait un délai correct soit pour m'aviser de l'erreur que j'étais en train de commettre, soit pour m'y enfoncer davantage.

Second étage. Une chambre ordinaire. Quelle importance ! Je n'étais pas ici pour me vautrer dans le luxe d'un palace. Sans même défaire ma valise, je décidai de me réapproprier la ville en me promenant au hasard des rues.

Quimper est une ville agréable qui possède de nombreux atouts : un centre ancien avec un bâti à colombages, à l'ombre d'une magnifique cathédrale gothique, des quais plantés d'arbres qui canalisent la rivière l'Odette. Les stations balnéaires, comme Bénodet, ne sont qu'à une quinzaine de kilomètres. Je pourrais détester cette cité bretonne à l'évocation des blessures morales que j'y